

Mais pourquoi donc faut-il lire?

Godelieve De Koninck

Numéro 116, hiver 2000

Mille et une façons de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Koninck, G. (2000). Mais pourquoi donc faut-il lire? *Québec français*, (116), 29–33.

Pourquoi

Mais pourquoi donc faut-il lire ?

À quel âge a-t-on appris à lire ? Quatre, cinq, ou six ans ? On a réussi seul ou on a sagement attendu que ce soit enseigné. Une chose est certaine, on s'en souvient puisque c'est une des grandes expériences de la vie.

Apprendre à lire ! Voir les lettres et pouvoir faire le lien les unes avec les autres. Créer des mots, des phrases, une histoire, un sens. Ne plus avoir à demander à quoi correspond ce mot ou cet autre. Le trouver seul. Être lecteur autonome.

Il semble que la lecture soit objet de discussions depuis fort longtemps, que le fait de lire ou de ne pas lire est, à tour de rôle, étudié, analysé, louangé ou décrié. Les rapports et les jugements sur le phénomène de la lecture n'en finissent plus de tomber.

L'importance de la lecture

Qu'y a-t-il au fait de lire qui soit si important ? Y aurait-il un lien entre l'adaptation sociale, c'est-à-dire la capacité de participer de façon active et efficace au monde qui nous entoure, et être un bon lecteur ? Est-ce que le fait de lire ouvre la porte à une liberté intellectuelle et même sociale

impossible sans la lecture ? Avec tous les moyens modernes de communication autres que la lecture traditionnelle, celle-ci est-elle encore nécessaire ? « Lire, presque autant que respirer est notre fonction essentielle » (Manguel, p. 20). Si cela est vrai, cela revient à dire que celui qui ne lit pas est privé de l'essentiel.

Évidemment, quand on parle de lecture, il faut s'entendre. Il ne s'agit pas de la simple lecture du journal ou de revues, mais bien d'une lecture consistante, soutenue et variée. N'est-ce pas un peu exagéré que de crier à la catastrophe ? Nous connaissons tous des gens proches de nous qui se vantent de ne pas lire et de réussir très bien dans la vie. Est-

il possible de répondre à toutes ces questions ? Certainement pas. Cependant, une alternative se présente : pourquoi ne pas faire bien modestement une petite histoire de la lecture et de ses retombées au cours des siècles pour tout au moins comprendre comment a évolué cette habileté qui consiste à trouver et à vouloir trouver un sens aux mots agencés pour transmettre un message. Comment, aussi, s'est développé ce besoin purement humain de prendre le contrôle sur l'incontrôlable, de découvrir le plaisir d'apprendre par les mots, de rêver grâce à eux et de partager l'univers avec d'autant d'individus qu'il est possible de le faire une fois que nous savons lire ?

Évolution de la lecture

Nous allons dans les quelques lignes qui suivent, non pas nous étendre sur le processus de l'apprentissage de la lecture, puisque celui-ci a été décortiqué à maintes reprises et n'a pas fini de l'être. Nous n'allons pas non plus parler de la lecture à l'école. D'autres s'en chargent et les études sur ce sujet foisonnent. Nous allons plutôt glaner çà et là dans les siècles antérieurs pour relever certains aspects parfois négligés ou oubliés de la lecture et ainsi mieux comprendre comment, de l'apanage exclusif de la classe dominante, la lecture s'est lentement popularisée infiltrée dans toutes les sphères de la société.



La lecture est un instrument de plaisir, un outil essentiel de développement intellectuel et de liberté et une source de problèmes pour ceux qui ne l'ont pas maîtrisée ou qui n'en ont pas vu l'importance.



Comme la nappe phréatique qui alimente la nature, la lecture, elle, alimente les esprits pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui : un instrument de plaisir, un outil essentiel de développement intellectuel et de liberté et une source de problèmes pour ceux qui ne l'ont pas maîtrisée ou qui n'en ont pas vu l'importance. Les éléments que nous avons retenus n'ont pas de lien direct entre eux ; ils ont été choisis au fil des lectures et des réflexions. Le temps est venu de cesser de réduire notre vision de la lecture à un phénomène purement scolaire et de commencer à l'envisager plutôt comme un acte social. Certains volets de la lecture dont nous parlerons sont à caractère parfois anecdotique, mais ils sont toujours révélateurs de la place qu'elle a occupée dans les sociétés dites civilisées ou en voie de le devenir. Nous allons donc faire un retour en arrière pour voir quelle place elle a prise dans d'autres temps, d'autres pays et d'autres mœurs.



Ce n'est pas avant le X^e siècle que la lecture silencieuse devient un phénomène courant. Il faut imaginer le brouhaha des bibliothèques d'alors. Cela veut dire que les gens lisaient dans un bourdonnement constant. En plus que le livre comme tel n'existait pas, qu'il s'agissait plutôt de tablettes ou de rouleaux que le lecteur déroulait au fur et à mesure... Presque pire que dans une cafétéria !

C'est avec les yeux qu'on lit...

La lecture commence par les yeux. Quelle évidence, allez-vous me répondre ! Peut-être pas tant que cela. Au V^e siècle avant Jésus-Christ, un savant (Empédocle, pour les curieux) décrivait l'œil comme créé par la déesse Aphrodite, déesse de l'amour, qui enveloppa un feu de membranes et d'étoffes délicates pour qu'elles en prennent soin et évitent ainsi qu'il soit envahi par les eaux profondes, tout en laissant passer les flammes intérieures... Ce fut au tour d'Épicure d'imaginer que ces mêmes flammes étaient constituées d'atomes qui jaillissaient de la surface de tous les objets observés et rejoignaient ainsi nos yeux et nos esprits pour nous annoncer les qualités de chacun de ceux-ci. Plusieurs autres savants ou philosophes, Aristote, Euclide, etc., tentèrent d'expliquer le phénomène de la vision en lui donnant presque des allures de magie. Le médecin grec Galien expliquait les fonctions de l'œil ainsi : il prétendait que notre cerveau possédait un esprit visuel qui traversait l'œil et se répandait dans l'atmosphère environnant. Il s'installait alors un va-et-vient entre le cerveau et l'extérieur, par l'intermédiaire de l'œil. Cicéron (106-43 av. J.C.) écrivait : « Le plus aiguë des sens est celui de la vue » (*ibid.*, p. 44), faisant remarquer que lorsque nous lisons un texte, nous nous en rappelons beaucoup mieux que si nous ne faisons que l'entendre. Cette assertion est encore acceptée par les chercheurs modernes.

Les plus récentes recherches en neurolinguistique ne contredisent pas ces énoncés qui établissent un lien entre ce que l'œil voit et l'interprétation que le cerveau en fait. La théorie du traitement de l'information, si prisée depuis quelques années en psychologie cognitive, admet le cheminement de cette dernière, de l'environnement extérieur à l'intérieur, pour donner un sens à partir des connaissances antérieures et ainsi pouvoir réagir. Les mots ont changé pour expliquer le phénomène de la vision et des suites à lui donner, mais ce qui demeure, c'est ceci : on lit avec les yeux, mais de connivence avec le cerveau, ce qu'il contient et ce qu'il est capable de recevoir comme information. Nous avons là peut-être l'origine de ce qui a justifié le besoin pédagogique de faire des « compréhensions de textes ». À

l'école, on veut savoir si les élèves ont donné un sens à leur lecture et si ce sens est celui qui a été choisi au préalable.

Lecture orale ou silencieuse ?

Ne prenons-nous pas pour acquis que lire est un acte que nous posons la plupart du temps en silence. Nous lisons à la maison, dans l'autobus, en attendant chez le dentiste, etc. Tout cela silencieusement. En classe, c'est seulement à la demande de l'enseignant qu'un élève lira à voix haute. C'est dans une réunion publique qu'un individu prendra la parole pour lire un texte à voix haute. Or, quand le jeune saint Augustin arriva à Rome pour enseigner en 383..., il fut très surpris de voir qu'Ambroise, évêque de Milan, lisait seul sans aucun bruit dans sa cellule. « Quand il lisait, raconte Augustin, ses yeux parcouraient la page et son cœur examinait la signification, mais sa voix restait muette et sa langue immobile. N'importe qui pouvait l'approcher librement et les visiteurs n'étaient en général pas annoncés, si bien que souvent, lorsque nous venions lui rendre visite, nous le trouvions occupé à lire en silence, car il ne lisait jamais à haute voix » (*ibid.*, p. 61). Des recherches ont permis de constater que ce n'est pas avant le X^e siècle que la lecture silencieuse devient un phénomène courant. Il faut imaginer le brouhaha des bibliothèques d'alors. Cela veut dire que les gens lisaient dans un bourdonnement constant. En plus que le livre comme tel n'existait pas, qu'il s'agissait plutôt de tablettes ou de rouleaux que le lecteur déroulait au fur et à mesure... Presque pire que dans une cafétéria !

La lecture à voix haute ou lecture orale peut cependant s'expliquer. Peu de gens savaient lire à l'époque ancienne. Il était donc normal que quelqu'un leur fasse la lecture. Il y avait des séances de lectures publiques au cours desquelles l'auteur se faisait une gloire de lire son œuvre ou c'était un homme instruit qui s'en chargeait. Puisque le livre n'était pas un objet commun et que le lecteur savait ce qui était écrit, la ponctuation était inexistante, de même que les paragraphes ou tout autre indice graphique. L'orthographe des mots n'avait pas d'importance. Les mots écrits étaient faits pour être dits. Ils avaient un son particulier qui devait être entendu. Sur ce plan, la poésie nous fait comprendre ce phénomène. Pour entendre la musique d'un poème, ne faut-il pas souvent le lire à haute voix : « Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone... » (Verlaine) ?

La lecture orale pouvait aussi répondre à d'autres besoins, comme celui d'instruire. Un exemple est ce qui s'est produit à Cuba dans les années 1850. Une des principales industries de ce pays est la fabrication de cigares. Plusieurs facteurs économiques et sociaux ont permis à cette époque la création de syndicats. De là, la publication d'un journal pour les ouvriers afin de les mobiliser et de les rendre conscients de l'exploitation patronale dont ils étaient l'objet. Mais les ouvriers ne savaient pas lire. Alors, l'idée surgit de leur faire la lecture durant leur période de travail. Ainsi, un « lector » officiel avait la responsabilité de lire le journal syndical. Puis, se sont ajoutées d'autres œuvres populaires de l'époque. Cette initiative connut un grand succès mais elle avait son pendant. Les auditeurs apprenaient de nouvelles choses, devenaient curieux, vou-

laient en savoir plus, etc. Bientôt, les lectures furent qualifiées de subversives et interdites. Est arrivé ce qui arrive toujours. Le mouvement de lectures publiques devint clandestin pour finalement disparaître, mais les gens se mirent à apprendre à lire de diverses autres façons. D'ailleurs, un des premiers gestes politiques suite à la révolution cubaine un siècle plus tard fut la campagne d'alphabétisation, reconnaissant ainsi l'importance de la lecture dans le développement d'une société. Le même phénomène de répression eut lieu aux États-Unis chez les Noirs. L'objectif de cette façon d'agir : le contrôle sur les individus. L'importance d'accorder un sens aux mots était donc déjà reconvenue. Ceux qui lisaient devenaient plus forts et plus menaçants que ceux qui ne lisaient pas.

Lecture et pouvoir

Quel avantage énorme avait donc la lecture orale ? Eh bien, le pouvoir ! Tout simplement. Si je décide de lire à un auditoire qui ne sait pas lire tel ou tel article, livre, pamphlet, conte ou autre, personne d'autre que moi ne possède la clé de ce que je dis.

Or, si chacun lit ce qu'il veut et l'interprète à sa façon, c'en est fini du contrôle sur les individus. C'est ce qui s'est passé. Quand la lecture silencieuse prit les devants sur la lecture orale, le lecteur considérait les mots, les relisait et les comprenait à sa façon. De plus, les mots devenaient siens ; ils lui appartenaient. La lecture silencieuse devint rapidement suspecte aux yeux de quiconque voulait garder le pouvoir. On le constate dans les régimes totalitaires où la lecture a souvent été interdite sous peine d'exil ou de mort parce que les dirigeants savaient que la lecture était une ennemie de taille pour eux. Par conséquent, c'est le premier geste que ces gouvernements posent : imposer le silence à ceux qui écrivent. Les exemples pleuvent d'écrivains qui ont dû fuir leur pays parce qu'ils décriaient les injustices et prônaient la liberté. Pensons à A. Soljenitsyne, et plus récemment à S. Rushdie. Ils ne se contentaient pas seulement d'écrire. Ils étaient lus. Un lien direct peut être établi entre la capacité de lire et celle de passer à l'action. La lecture fournit des informations. En l'interdisant, on a souvent pensé freiner l'action. Dans la plupart des cas, elle ne fut que retardée.

Une autre catégorie d'individus, les femmes, étaient réprimées. Durant des siècles, elles n'eurent pas le droit d'apprendre à lire. Mais, elles réussissaient quand même à le faire, souvent de façon courageuse, comme cette femme noire qui se rappelait avoir appris à lire en surveillant le bébé du propriétaire de la plantation jouer avec des blocs sur lesquels étaient inscrites les lettres (*ibid.*, p. 330). Une fois ce tabou vaincu, il n'en demeura pas moins que dans plusieurs pays dont le Japon, les pays musulmans et la Grèce antique, jusqu'au X^e siècle, la lecture « était un privilège réservé aux hommes. Les femmes n'avaient pas accès à ce qui était considéré comme de la littérature sérieuse ; elles devaient se contenter du domaine des divertissements banals et frivoles. Il y avait la littérature féminine et la littérature mâle » (*ibid.*, p. 272). Mais comme toute répression est toujours occasion de création ou d'innovation, les femmes japonaises mirent au point un instrument de séduction bien particulier.

Lecture et séduction

Ne trouvant rien dans ce qui leur était accessible comme lectures qui puisse répondre à leurs aspirations ou à leurs convictions, les femmes japonaises créèrent leur propre littérature ! Utilisant une transcription phonétique de la langue qui leur était permise de parler, le *kanabungaku*, un japonais purgé des influences linguistiques chinoises de l'heure, leur écriture devint « l'écriture des femmes ». Leur étant réservée, celle-ci prit un caractère érotique aux yeux des hommes. Il devint alors séduisant de se promener avec un livre à la main.

Si les dirigeants savent que la lecture procure aux individus une force qu'ils n'auront jamais autrement, un gouvernement responsable verra à ce que son peuple devienne plus instruit, donc qu'il apprenne à lire.

La fréquentation scolaire

Le phénomène de la scolarisation, c'est-à-dire celui de voir à ce qu'une population fréquente l'école pour apprendre à lire et à écrire, est différent de celui où quelques individus partageant les mêmes soucis intellectuels se regroupent pour discuter. Ainsi, de tout temps il y a eu des écoles, c'est-à-dire des regroupements sélectifs avec des intérêts spécifiques. Mais, nous savons tous que c'est à Charlemagne (742-814) que nous devons les premières écoles publiques, des lieux accessibles à la population et ayant pour but principal d'instruire la population. Évidemment, les choses ne furent pas aussi simples qu'elles ne le paraissent aujourd'hui. Tout d'abord, les écrits étaient en latin. C'était en quelque sorte la langue officielle. Ce n'est que plus tard que la langue vernaculaire fut acceptée comme langue de lecture et d'écriture. L'instruction était réservée aux aristocrates, plus spécifiquement aux garçons. Les filles, elles, étaient instruites par leur mère ou leur nourrice.

Au XV^e siècle, il fut suggéré que les garçons fréquentent un lieu où ils seraient en contact avec d'autres garçons et éloignés du milieu familial. Quant aux filles on pensait encore qu'il fallait les empêcher d'apprendre à lire ou à écrire parce que sinon elles pourraient recevoir et envoyer des missives amoureuses...

Quant aux étudiants du Moyen Âge, ils avaient plusieurs points en commun avec ceux d'aujourd'hui. Ils formaient une classe à part, jouissant de certains privilèges comme des réductions d'impôt, leur bursa étant calculée selon le prix qu'ils avaient à payer pour le gîte et le couvert. Les étudiants « pauvres » représentaient déjà à cette époque environ 20% de la population étudiante. À cette épo-



Un « lector » officiel avait la responsabilité de lire le journal syndical ou d'autres œuvres populaires de l'époque.





que, ils vivaient d'aumônes, de vols, s'improvisaient marchands de bonne aventure, magiciens, etc. Ils changeaient de ville suivant le maître auquel ils s'étaient attachés. Comme quoi la difficulté d'être étudiant n'est pas un problème nouveau.

Un point est constant au cours des siècles : dans une société alphabétisée, l'apprentissage de la lecture correspond toujours à une sorte d'initiation, le passage d'un état de dépendance et de communication élémentaire à un état d'indépendance et de puissance future. Savoir lire, c'est maîtriser un système de communication commun à une société,

système qui permet d'échanger, d'apprendre et, surtout, de progresser. Savoir lire, c'est pouvoir profiter de ce que l'on a lu avant d'entreprendre une autre lecture. La lecture est cumulative, c'est-à-dire que chaque nouvelle lecture s'ajoute en terme d'expérience humaine aux autres. Si ces expériences sont variées, fréquentes et étendues, comment ne pas pouvoir évoluer dans un univers de plus en plus vaste, voyager au gré de chaque auteur, mais guidé par notre propre vision des choses, cette dernière étant le fruit de lectures précédentes ? Lire, c'est vivre, c'est donc accorder aux livres une saveur, une odeur et une attention particulières.

La saveur des livres

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais avoir un livre, c'est posséder. Pour certains, ce sera leur forme, leur taille, leur allure qui m'auront attirée. Certains sont longs et minces, d'autres larges et courts, leur calligraphie peut être particulière. D'ailleurs, les maisons d'éditions ont bien compris l'importance de tous ces aspects pour le lecteur. Pour d'autres livres, ce sera le sujet traité qui pique ma curiosité, d'autres encore, celui ou celle qui me l'a donné. Parfois, j'aurai hésité avant de me le procurer et par la suite, je l'aurai ajouté à la pile hétéroclite de livres que je possède. De temps à autre, j'irai voir s'il est toujours là et si je ne le trouve pas, je le chercherai durant des heures. Ce peut être pour retrouver une phrase, une idée. Ce peut être tout simplement pour me rassurer. J'ai souvent essayé de classer mes livres selon un ordre « logique » pour me rendre compte que cet ordre répond la plupart du temps au besoin du moment et que le livre n'appartient pas nécessairement à un classement. Hemingway peut s'allier à Aristote ; Camus à Dostoïevski, Beauchemin à Flaubert. Un personnage comme Tintin se marie très bien avec celui de Don Quichotte, etc. Chaque lecteur a le droit (et même le devoir) de s'approprier ses livres. Daniel Pennac parle des « droits imprescriptibles du lecteur ». Nous pourrions en ajouter quelques-uns comme celui de souligner, de mettre en marge nos réactions, d'échapper quelques gouttes de thé, d'y glisser une belle carte, de refuser de le prêter, etc. Celui aussi de le relire en y trouvant chaque fois autre chose. Le droit de les conserver même si ce n'est pas pratique et que cela prend de la place. Je connais des

gens qui voyagent traînant dans leurs valises plus de livres que de linge... D'autres qui lisent trois livres à la fois, chacun d'entre eux étant préféré à certains moments ou dans certains endroits. Ce peut être une nouvelle, au lit « sous les couvertures », un polar dans l'autobus, un roman d'amour sur la plage, le dictionnaire en attendant quelqu'un, etc. Il y a les gloutons de la nourriture ; il y a aussi les gloutons de la lecture. Colette, a lu et relu *Les Misérables* dès l'âge de huit ans. De même que Daniel Pennac nous parle d'un plat en vantant ses qualités gustatives, on peut parler de lectures salées, savoureuses, piquantes, assaisonnées à point, à éviter, à goûter absolument. Ainsi, chaque livre a sa raison d'être. Il représente quelque chose pour celui qui se l'approprie et l'intègre à son univers de lecture. Le livre en classe devrait, lui aussi, devenir précieux, particulier, privé.

Lecture et symbole

De la même façon que l'on juge quelqu'un selon sa façon de se vêtir (la marque de ses vêtements, le magasin où ils ont été achetés), on se permet souvent de porter un jugement rapide sur les gens d'après leur type de lecture. À une question : « Avez-vous lu tel livre ? », des perceptions rapides surgiront comme « C'est un ignare ! », « Quelle tarte ! » ou encore « Tiens, je vais bien m'entendre avec lui ». Certains individus se servent même de livres comme paravents sociaux. Ils laisseront traîner sur leur bureau un dictionnaire encyclopédique pour avoir l'air savant, un roman coup de cœur pour être à la mode, un livre qui fait scandale pour paraître audacieux, etc.

Ne trouvant rien dans ce qui leur était accessible comme lectures qui puisse répondre à leurs aspirations ou à leurs convictions, les femmes japonaises créèrent leur propre littérature ! Utilisant une transcription phonétique de la langue qui leur était permise de parler, le *kanabungaku*, un japonais purgé des influences linguistiques chinoises de l'heure, leur écriture devint « l'écriture des femmes ».





Nous ne lisons pas seulement pour nous détendre, mais aussi pour vivre des tensions, des pulsions et des émotions ; nous lisons pour voyager, pour mépriser, pour admirer, pour comprendre, pour apprendre, pour rire et pour pleurer. Nous lisons parfois seulement pour tenir un livre entre les mains.

Les buts de la lecture

Si on additionne tous les commentaires de cet article, on pourrait revenir à la charge et se demander « Mais pourquoi donc faut-il lire » ? La réponse ne sera pas univoque, mais elle pourrait ressembler à ceci : nous ne lisons pas seulement pour nous détendre, mais aussi pour vivre des tensions, des pulsions et des émotions ; nous lisons pour voyager, pour mépriser, pour admirer, pour comprendre, pour apprendre, pour rire et pour pleurer. Nous lisons parfois seulement pour tenir un livre entre les mains.

À l'école, ce devrait être la même chose. Les élèves devraient pouvoir lire pour les mêmes raisons, avoir les mêmes délais, mais aussi les mêmes provocations intellectuelles que celles qui, à nous adultes, nous sont offertes et permises.

Conclusion

Je suis allée l'autre jour avec l'un de mes petit-fils de huit ans au supermarché, question de libérer sa mère quelques instants. Or, il est entré au magasin, livre ouvert entre les mains, m'a suivie au long des allées le nez dans son livre. Nous sommes passés à la caisse, retournés à l'auto ; il était toujours concentré dans sa lecture. Finalement, je me suis informée du titre du livre et je lui ai demandé s'il acceptait de me le prêter pour que je le lise puisque qu'il était si passionnant. Le soir, « sous les couvertures », j'ai lu avec intérêt le petit livre en question. Voulez-vous savoir le titre ? Vous lui demanderez... Et puis, je me suis dit que, si tous les adultes se promenaient avec un livre dans les poches, dans leurs sacs, dans les mains, peut-être que nos jeunes auraient envie de lire un peu plus... Qu'en pensez-vous ?

Bibliographie

- Baudelot, C., *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 246 pages.
- Manguel, A., *Une histoire de la lecture*, essai traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf, Montréal, Leméac, 1998, 375 pages.
- Pennac, D. *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992, 174 pages.
- Saint-Martin, E., « Lecture à l'école : vingt ans de mensonges », *Le Point*, 1390 (mai 1999), p. 82-88.
- Proust, M., *Sur la lecture*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1994, 76 pages.

Illustrations

Toutes les illustrations sont tirées du livre de Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Montréal, Leméac, 1998 :

1. Aristote jeune par Charles Degeorge, Musée d'Orsay, Paris.
2. *Le fruit défendu* d'Auguste Toulmouche, Bibliothèques des Arts décoratifs, Paris/Jean-Loup Charnet.
3. Machine de lecture, illustration tirée de l'édition 1588 de *Diverse et Artificieuse Machine*, Mary Evans Picture Library / Institution of Civil Engineers (détail).
4. Paolo et Francesca par Anselm Feuerbach, Bayer, Schak-Galeria Munich.
5. Musée archéologique national, Athènes, no 1260, détail.
6. Virgile par Ludger tom Ring l'Ancien, Münster/R. Wakonigg.
7. Première image connue d'un lector dans le *Practical Magazine*, New York, 1873. Library of Congress LC-USZ 65011.
9. Dames de cour du Moyen Âge d'Hishikawa Moronobu dans l'édition de 1681 d'*Ukiyo Hyakunin Onna* © British Museum.
8. Colette à 18 ans, photo Jean-Loup Charnet.
10. Scènes d'école du début du XV^e siècle : à gauche, Aristote et ses élèves, à droite, une classe anonyme. Bibliothèque humaniste, Sélestat.